

Ioan-Alexandru GRĂDINARU
“Al. I. Cuza” University of Iasi (Romania)

La spirale blanche du questionnement : une plaidoirie pour une rhétorique développementale

The White Spiral of Questioning: A Plea for a Developmental Rhetoric

Abstract: Michel Meyer’s work (spanning almost four decades) has undoubtedly become a mandatory reference for any scholar interested in the field of rhetoric. Since the very beginning, Meyer’s project has been perceived as a fresh take on the philosophical tradition inaugurated by the works of Plato and Aristotle, reaching all the way up to Martin Heidegger. What Michel Meyer wanted to accomplish is a return of philosophy and philosophical rhetoric to a foundational stage, thus avoiding the paradigm of nihilism that had dominated at the beginning of the twentieth century. In this vein, my paper focuses on the role played by questioning within Meyer’s approach. I argue that the process of questioning with everything that it entails (the persons involved and their subsequent relationship, the answers, the problematological difference, the process of negotiating social distance) is meant to ensure an ongoing conversation, developed across more than one level of speech. The figure of spiral seems to be the appropriate one when we want to sum up such a system of thought.

Keywords: questioning, distance, problematology, rhetoric, chleuasmos

1. Introduction

L'interrogativité est placée par Michel Meyer au centre de son approche sur l'essence et la fonctionnalité de la rhétorique. Le respect de l'interrogativité assure à la rhétorique blanche deux qualités : d'une part,

l'usage de la rhétorique reste circonscrit au champ des effets acceptables, d'autre part, l'étude de la rhétorique elle-même est possible. Michel Meyer est conscient de la présence d'une boucle métadiscursive ici, et il semble l'apprécier. La dimension problématologique du langage est universelle, dans le sens que toute réponse à toute question n'est pas, après tout, une fin absolue. Cela garantit également la possibilité d'un dialogue. Michel Meyer se demande si

« Y-a-t-il une autre logique que celle de l'exigence ontologique pour rendre compte de ces grands problèmes ? Clairement, l'utile, le juste et le vraisemblable (ou le bienséant, digne de louange) sont des expressions de la contingence, par opposition à la nécessité du vrai et du bien. L'utile et le juste renvoient à un bien qui pourrait ne pas être – ou qui aurait pu ne pas être –, c'est si l'on veut, le préférable, tout comme le vraisemblable est l'affaiblissement d'une vérité qui est purement contingente » (Meyer 1993, 27).

L'observation est très intéressante dans le sens où la tension existante entre ethos et pathos apparaît comme persistante : la force qu'a le logos, le plus souvent, ne peut pas éliminer, dans tous les cas, la distance qui se crée ici. Il n'y a donc pas d'avantage absolu du logos, une imposition de l'objectif face à la dimension subjective. Il peut être déconcertant pour un esprit « positif » l'idée que l'on puisse « clarifier » un objet de connaissance en se concentrant sur le locuteur. On ne peut pas dire que la figure de la spirale soit automatiquement une figure positive. Les processus de communication nous fournissent souvent suffisamment d'exemples de spirales descendantes. Cette décroissance se fait tant au niveau de la dimension de contenu (une querelle qui devient de plus en plus agressive, marquée par des arguments très durs, par exemple), qu'au niveau de la dimension relationnelle (on assiste à une spirale de déconstruction de la relation entre les interlocuteurs et la querelle devient l'occasion de la rupture de la relation). Dans le cas présenté par Meyer, cependant, le phénomène de prolifération continue des questions fonctionne comme un ressort interne pour générer une spirale non vicieuse. La communication ne se désagrège pas, ne se brise pas en morceaux divergents, mais évolue.

Le logicien suisse Denis Miéville a parlé, dans le cadre d'une recherche sur la pensée logique de Stanisław Leśniewski, d'une logique développementale. Le système de Leśniewski était un système universel dans le sens où il pouvait générer n'importe quelle forme que nous voulions. De la même manière, on peut penser la rhétorique imaginée par

Michel Meyer comme une rhétorique développementale, dans laquelle l'enchaînement infini des questions produit non seulement du discours, mais suscite aussi l'intérêt continu des participants au dialogue. Si le monde *apocritique* se caractérise par l'intérêt des clauses fermantes (la réponse, la solution au problème), le processus rhétorique imaginé par le philosophe belge est un processus ouvert. La rhétorique développementale est, bien sûr, aussi une rhétorique philosophique. Si la rhétorique « ordinaire » a pour objectif principal la persuasion de l'auditoire, c'est-à-dire imposer une réponse à des alignements à dominante subjective, en tout cas non situés sur la ligne apodictique, la rhétorique développementale ne cherche pas une fin, ne cherche pas une solution, en tout cas pas une victoire facile.

Dans le premier cas, les arguments, les stratégies discursives ou les figures de rhétorique sont les moyens que nous utilisons pour persuader, susciter des émotions ou mobiliser le public, dans le second cas tous ces ingrédients du processus rhétorique ne sont pas des moyens qui servent une finalité différente selon chaque situation du discours. Ils représentent le ressort interne d'un processus sans fin. Ce sont des fins en soi, dans la mesure où elles entretiennent la spirale rhétorique active. Rorty (1993) préfère l'esprit du débat libre à l'autoritarisme de la métaphysique : une solution délibérative, par exemple, n'est pas imposée par la trajectoire implacable de la logique qui tire des conclusions à partir de principes spéculatifs. Il faut plutôt se laisser guider par les affrontements rhétoriques, dans lesquels l'une ou l'autre des alternatives possibles remporte l'adhésion d'une communauté libre par la force de la persuasion. En ce sens, la rhétorique philosophique pratiquée par Meyer respecte le critère de Rorty, car c'est une philosophie ouverte, soucieuse de la multiplication des questions et non de l'imposition d'une certaine réponse. Meyer veut poursuivre la conversation. La dynamique persistante des questions assure ce fait. Au contraire, une société qui supprime ce processus aboutit à l'autoritarisme.

2. Une nouvelle logique métaphysique

Le projet philosophique de Michel Meyer est suffisamment souple pour ne pas éliminer la rationalité propositionnelle, rationalité centrée sur les réponses. Cette longue tradition de focalisation sur les réponses et leur thésaurisation systématique est finalement responsable de la construction de connaissances valables, de la science. Meyer appelle à reconnaître la valeur nutritionnelle des questions, d'une part, et à déplacer l'attention, au

moins comme alternative à la réflexion, sur l'univers de sens qu'elles produisent. Pour Michel Meyer,

« Certes, il ne s'agit pas de jeter le *répondre* et les réponses de la raison propositionnelle par-dessus bord, tout simplement parce que la science en est le produit, mais il importe de concevoir le répondre autrement, c'est-à-dire *comme tel*, en ouvrant la raison sur ce qui la fonde, la fait progresser, la nourrit, à savoir le questionnement puisque répondre elle *est*. La rationalité interrogative devient incontournable comme problème. » (Meyer 1999, 329)

Dans une large mesure, Meyer est en désaccord avec l'idée à la mode selon laquelle la recherche de fondements est une erreur métaphysique. Ou, pour reprendre un mot que le philosophe belge répète souvent dans ses œuvres, une *illusion*. Son effort théorique peut être vu à travers le prisme d'un futur possible, de la construction d'une perspective rhétorique et philosophique centrée sur le processus des questions. Cependant, on peut également envisager les choses d'une manière contrefactuelle : quelle aurait été l'évolution de la pensée européenne si l'accent mis sur les questions et leur force substantielle avait été celui qu'il méritait ? Comme l'observe Meyer, le mouvement de la pensée est celui d'une ouverture, en fait d'un retour à ses fondements. Avant tout l'échafaudage propositionnel est le moment des questions, le moment de l'intuition essentielle sur laquelle repose le calcul ultérieur.

Le problème de l'unité rhétorique n'est pas une illusion métaphysique de plus tant qu'on identifie une relation fonctionnelle entre les trois éléments du triptyque *ethos-pathos-logos*. Pour Meyer, cette unité est étroitement liée à la problématique, au processus de questionnement. Aux objections possibles (Meyer 1999, 297) qui disent que le raisonnement n'a, en général, aucun lien nécessaire avec le processus de poser des questions, Meyer y répond de la manière suivante. Le processus de poser des questions représente une structure universelle de l'esprit humain. La dynamique question-réponse implique le processus inférentiel : sans chercher une certaine réponse, pourquoi procéderait-on à un calcul de pensée ? Meyer va plus loin et dit que toute la rationalité humaine comprise comme *calculus ratiocinator* n'aurait même pas de sens sans la recherche de réponses. Pour lui,

« S'il y a répondre, il y a forcément eu des questions. La rhétorique est la discipline qui le situe dans le contexte humain, et plus précisément intersubjectif, là où les individus communiquent et s'affrontent à propos

des problèmes qui en sont les enjeux ; là où se jouent leur liaison et leur déliaison ; là où il faut plaire et manipuler, où l'on se laisse séduire et surtout, où l'on s'efforce d'y croire » (Meyer 1999, 329)

Si l'on regarde le triptyque aristotélicien, estime Michel Meyer, à travers le prisme de l'histoire, alors on peut observer une prédominance particulière. À l'époque de l'Antiquité grecque, par exemple, le discours était centré sur l'éthos. À l'ère moderne, le pathos a pris le dessus. Le centrage sur l'Autre part d'abord de la religion, pour être poursuivi plus tard par la politique. Il est intéressant de noter que pour Meyer (suivant une intuition appartenant probablement à Spinoza) la politique joue le même jeu symbolique que la religion : la différence spécifique en fait une figure de substitution, à savoir l'autorité de Dieu est remplacée par l'autorité de l'État et de ses institutions. La contemporanéité devient, par voie de conséquence, une ère du logos. Les symptômes de cette affectation sont la primauté du discours, le souci de l'impersonnel et de l'objectif (Meyer 2008 a, 84). Mais précisément le logos a, en son cœur, l'élément décisif de l'interrogativité. Communiquer avec l'autre ne veut pas dire, n'est-ce pas, porter sur une question ? Dans le même esprit, la tension entre question et réponse (différence problématique) n'est plus seulement une instance particulière du discours, mais une instance universelle. Nous, la communauté ou le public, avons de choses à faire, quand même :

« Ces expressions sont comme des questions adressées à l'auditoire, qu'il doit résoudre par lui-même, en dépit du fait qu'on lui présente une réponse. Celle-ci est, dirons-nous, *problématique* : elle traduit une question, que la compréhension a pour charge de résoudre et de traduire autrement, ce qui donne lieu au sens, qui se traduira par une littéralité nouvelle, par une autre réponse. Il faut l'inférer pour la trouver. » (Meyer 2010, 22)

Les grandes questions de l'humanité (et de la philosophie, ne l'oublions pas !) ont toujours intrigué par le fait qu'elles n'ont pas de réponses définitives ou universelles (Meyer 2008 a, 79). Les réponses qui ont été proposées jusqu'à présent au cours de l'histoire sinueuse de la pensée ont été en permanence sujettes à amendement ou modification, et la sensibilité particulière de certaines communautés a acquis au fil du temps des variantes extrêmement différentes (voir opposées). Il n'en est pas moins vrai que souvent, malheureusement, les individus et les collectivités ont obstinément voulu des réponses claires, fixes, non

falsifiables ; cela a conduit à un conditionnement idéologique de ces réponses, à l'abri de la critique ou de la problématisation.

3. Problématologie et historicité

Des perspectives intéressantes s'offrent à nous lorsque se pose le problème de comprendre le destin de la rhétorique en le mettant en corrélation avec l'évolution historique. D'abord, Michel Meyer observe, pour sa part, que la rhétorique a bénéficié de plusieurs moments privilégiés de développement et d'épanouissement. Le premier intervalle pertinent est l'intervalle grec (Ve siècle avant Jésus-Christ). Pour Meyer, cet intervalle est significatif à deux points de vue. C'est d'abord l'époque de l'apogée du théâtre grec (Meyer 2008 a, 303). Deuxièmement, nous assistons à une transition de l'ordre aristocratique de la ville vers une vision démocratique - un élément symbolique fort que l'on retrouve, selon Meyer, dans la substance du théâtre lui-même. Le deuxième intervalle pertinent est la Renaissance. Et dans ce cas on assiste à une séparation d'avec le passé (et le paradigme correspondant à ce passé), en l'occurrence à une séparation avec le Moyen Age. La force retrouvée de la rhétorique ne se manifeste pas seulement dans l'esprit des villes italiennes qui fleurissent pendant la Renaissance, mais aussi dans les arts et les sciences. Le troisième intervalle pertinent est précisément la période contemporaine.

On peut observer que le renouveau de la rhétorique se produit lorsqu'il y a un changement de paradigme, les anciennes certitudes cèdent la place à de nouvelles questions et à un large éventail de réponses possibles. Il existe une dialectique intéressante entre le problématologique et l'apocritique : comme le flux et le reflux, les deux éléments occupent et cèdent alternativement le premier plan, et les effets épistémologiques, culturels, religieux ou politiques sont significatifs. En passant d'un intervalle à un autre, d'un modèle à un autre, les sociétés subissent non seulement une conversion massive (comme l'explique Thomas Kuhn), mais doivent aussi passer par la difficile épreuve de la confusion. Lorsque les anciennes réponses cessent de fonctionner, les individus et les collectivités perdent leurs repères et, par conséquent, perdent leur orientation. Ce fait explique aussi les drames ou les tragédies que la littérature a enregistré : face à des réalités inquiétantes, on cherche une issue, que l'on n'identifie pourtant pas toujours. La tragédie grecque ou élisabéthaine incarne les moments de confusion et souligne la puissance de la différence problématique : désormais tout est/est devenu possible.

De plus, lorsque le paradigme précédent perd de sa pertinence, les anciennes réponses aux questions ne conservent qu'une valeur métaphorique. Lorsque l'histoire entre dans un rythme accéléré, le processus de métaphorisation fonctionne également à une vitesse maximale. Cette transformation en métaphores représente un processus historique et culturel essentiel, qui explique plusieurs phénomènes. Par exemple, on comprend plus facilement la tension ressentie entre l'ancien et le nouveau et son effet immédiat, l'opposition entre conservatisme et progressisme. Selon cette perspective, la tension conservatisme / progressisme ne représente pas un thème philosophique récent. Nous assistons plutôt à un mécanisme répétitif, un mécanisme de réponse à un stimulus fort. Meyer estime que ces deux attitudes sont sous-tendues par deux rhétoriques différentes : d'où la difficulté d'un dialogue fructueux, dans de nombreux contextes de communication (voir Wolton 1997). Mais ce qui n'est pas visible en surface, c'est que l'Histoire elle-même fournit en permanence le carburant. On est tenté de dire que l'Histoire se révèle à nous comme la figure d'un Trickster (parfois espiègle, mais aussi malin) qui voit à quel point l'étincelle du conflit s'enflamme assez rapidement. Deuxièmement, le processus de métaphorisation et son pendant, l'apparition de la différence problématique, affectent le problème de l'identité. Constantin Salavastru observe que

« L'idée de base de la problématologie – si nous avons saisi exactement l'esprit de la démarche d'origine – est celle de la *permanetisation du problème par l'intermédiaire de l'interrogation radicale*, parce qu'une interrogation sur le problème est l'état représentatif de la recherche de l'essence du problème ! De sorte que, à notre avis, ce que la méthodologie problématologique peut faire lorsqu'on l'exploite, c'est un *acte d'ouverture* d'un problème. » (Salavastru 2010, 208)

Le pouvoir de l'histoire nous apparaît, dans cette vision, comme nettement supérieur à celui des questions : l'histoire peut supprimer certaines questions, sectionner brutalement le discours (Foucault 1971) ou transformer certaines questions essentielles en leur ridicule caricature. Cependant, il y a aussi une résistance fascinante de certains d'entre eux : ils ont surmonté la terreur historique, mais aussi les différentes réponses qui ont été tentées.

4. Trouver la bonne distance

Michel Meyer a été vraiment original quand il a offert une définition inattendue de la rhétorique. En s'éloignant de la manière classique de penser la rhétorique, Meyer (2008 a, 21) introduit une perspective transactionnelle : l'accent ne se pose pas ici sur les techniques de persuasion, mais sur le processus de négocier la distance entre gens autour d'une question. La présence de la question indique, en fait, la présence de la différence entre leurs opinions, et cette différence peut aller jusqu'à la forme de la confrontation. Mais la conscience même de cette différence aide à trouver une solution au potentiel conflit d'opinions. Alors, la rhétorique ne s'institue pas seulement comme force dominante sur le discours, mais aussi comme catalyseur de la société à travers les questions sociales. Pour Meyer,

« Qu'entend-on par *négocier une distance, une différence entre des individus* ? Premier constat : lorsque ceux-ci s'adressent la parole, ils ne cherchent pas forcément à diminuer la distance entre eux. Ils peuvent vouloir l'affirmer et la faire reconnaître (en l'affichant, par exemple : c'est la fonction de l'uniforme, de la soutane, du complet directorial, etc.), et même l'accroître » (Meyer 2008 a, 22)

La société peut être vue comme une formation des gens qui posent et qui répondent aux questions. On peut imaginer ces questions comme des problèmes perdurables de la communauté – les questions qui concernent le bien-être de la communauté, les questions *délibératives* par excellence. Mais je pense qu'il serait une erreur de limiter ce jeu permanent de question-réponse. N'oublions pas le fait que la moindre interaction de ce type serve, à la fois, deux buts : s'assurer de la présence active de l'autrui par moyennes linguistiques et continuer à jouer le jeu du discours. En fait, comprendre le discours signifie faire attention au *contexte*. Meyer insiste sur le fait qu'une compréhension véritable n'existe pas en dehors du contexte : performances sociales, relations sociales ou décisions communautaires ont du sens si on les place dans le contexte qui serve comme cadre d'interprétation. Pour Meyer,

« le contexte d'interlocution renvoie aussi à une distance. L'*ethos* et le *pathos* sont séparés par une certaine distance Δ , une différence, que le jeu sur le *logos* ne permet pas forcément d'effacer, si tel est le but de la relation. C'est pour cela que nombre d'argumentations se déplacent de l'*ad rem*, où l'on discute de la question même à l'*ad hominem*, où l'on

implique l'interlocuteur. Sans l'attaquer, on glisse tout simplement d'une argumentation objective à une mise en question subjective, où l'on met en cause ce que l'autre est, pense ou fait » (Meyer 2008 a, 94).

Nick Turnbull a raison lorsqu'il constate que le projet de Michel Meyer s'inscrit dans la continuité des idées de Perelman (1958). Leur chemin commun est celui de la réhabilitation de la rhétorique, de l'élimination de la perception négative qui dure depuis si longtemps. D'une part, la direction dans laquelle Meyer veut orienter la rhétorique est une direction qui n'aurait pas été du goût des sophistes, car elle s'éloigne du relativisme. La rhétorique que veut construire Michel Meyer n'est pas le territoire du pur pragmatisme, le lieu où "tout peut aller tant que l'objectif fondamental est atteint". D'autre part, ce projet vise à s'éloigner de la perspective d'Aristote, pour laquelle il existe une nette séparation entre logique et dialectique. En s'intéressant à la logique du processus de questionnement, Meyer veut redonner à l'approche rhétorique un caractère philosophique, fondateur et pas seulement pratique. Ainsi constituée, la rhétorique deviendrait non seulement une approche sérieuse, mais un véritable pilier de la philosophie (Turnbull 2014, 152).

Mais même comprise comme un projet philosophique centré sur les possibilités de la problématologie, la rhétorique est proche de la société. Définie comme la négociation des distances, la rhétorique étudie la dynamique des espaces entre les personnes, les manières dont nous apportons les problèmes dans l'espace public et privé et les solutions que nous imaginons à leur sujet, la formation et la déstructuration des relations entre nous (Bourdieu 1980) ou le rôle constitutif des émotions sociales (Elster 2007). Ainsi pensée, la rhétorique se construit comme un discours de réussite ou d'échec, et non de vérité (Turnbull 2014, 151). Bien sûr, de cette manière l'intuition du Stagirite revient dans la discussion, mais pas sous sa forme originelle. Surtout à travers la plongée dans la société, la rhétorique trouve et multiplie une forme d'indétermination. Ceci est d'autant plus visible lorsqu'on prend la société contemporaine comme exemple. La rapidité des changements sociaux, le manque de confiance dans les institutions traditionnelles, la remise en question constante des fondements sociétaux et l'état de désillusion typique pour notre époque ont conduit à la quasi-impossibilité d'offrir certaines réponses apocritiques. Au contraire, le paysage de la société actuelle est très bien caractérisé par la proposition de Meyer : les gens se déplacent le long et à travers les axes sociaux et se posent de (nombreuses) questions, dans un processus permanent, sans s'arrêter (Turnbull 2014 : 154). La question la plus importante – comment

pouvons-nous vivre ensemble de manière pacifique ? – est encore tournée de tous côtés.

Turnbull observe à juste titre que « les échanges communicationnels dans la société représentent une *synthèse problématologique* entre la question de la distance et une question substantielle » (Turnbull 2014 : 155). Cette combinaison est non seulement intéressante, mais aussi très productive : les réponses apocritiques que nous essayons mènent à une zone problématologique qui, à son tour, ouvre un nouveau niveau de dialogue où les questions reçoivent des réponses apocritiques ou restent ouvertes. De plus, la question concernant la distance peut recevoir non seulement une, mais plusieurs réponses possibles, ce qui complique encore la situation de communication. La présence de la différence problématologique conduit non seulement à des réponses possibles, mais aussi à d'autres questions. Ainsi, la spirale de la communication est assurée et ses effets sociaux sont immédiatement visibles : les interactions donnent lieu à des transformations du social, y compris des réajustements de la distance (physique, symbolique, hiérarchique).

Bien sûr, le concept de distance peut être appréhendé de plusieurs manières, à partir de plusieurs perspectives théoriques. Dans plusieurs de ses écrits, Meyer laisse entendre que la religion, la politique, l'histoire ou le droit nous renseignent et nous éduquent sur son fonctionnement : dans certains cas il s'agit d'une analyse évaluative de la distance selon certains critères préalablement établis, dans d'autres cas il s'agit de l'action de modifier les distances entre les personnes ou, au contraire, de les maintenir coûte que coûte. Est-ce à dire que nous avons un *a priori* philosophique de la distance, qui s'instancie de manière particulière dans chaque domaine ? Ou peut-être devrions-nous considérer la rhétorique comme une négociation de la distance comme un outil qui peut être utilisé principalement dans les sociétés démocratiques, où l'espace de négociation est beaucoup plus grand. Évidemment, dans les sociétés fermées ou autoritaires, la négociation de la distance est toujours possible, mais elle prend souvent la forme de relations privées. Dans l'espace public caractéristique pour ces sociétés, l'idéologie dominante fixe souvent des limites infranchissables, qui rendent le processus de négociation lui-même illégitime. Négocier, dans ce cas, équivaut à commettre un péché politique.

5. La petite leçon du chleuasme

Chaque figure raconte une histoire. Pour l'intention de ce texte on pourrait choisir la synecdoque, la métaphore ou même la répétition. La manière d'interpréter les figures de rhétorique à travers la triade ethos-pathos-logos et à travers le principe de négociation à distance permet à Michel Meyer d'avoir un regard neuf sur un sujet classique de la rhétorique. L'ethos, par exemple, est présent dans la plupart des formules discursives (y compris dans le cas des écarts au degré zéro – Barthes 1972, Compagnon 1997) qui ont à voir avec l'identité (Meyer 1993 : 120). La publicité pratique aussi un jeu intéressant, dans le sens qu'elle utilise fréquemment un langage figuratif et change constamment les distances sociales dans son discours. La limite maximale est, peut-être, la transformation iconique et mythologique de vedettes, élément marqué par une sorte de sublimation de l'ethos (Meyer 2008 b, 120). Le jeu avec la distance s'observe facilement dans le cas de la prosopopée ou de l'apostrophe. L'ironie, par exemple, dérange bien plus qu'on ne veut l'admettre, précisément parce qu'on prend ici distance à une incarnation de l'ethos : un ethos que l'on croyait, que l'on sentait authentique, inaliénable, stable. Pour Michel Meyer,

« Ce serait alors l'ironie que serait spécifique en reflétant la distance du sujet aux sujets. Comme si le sujet adhérait à un propos comme pour mieux s'en écarter par la suite, des propos prêtés à l'interlocuteur et sur lesquels simultanément on ironise, à charge pour ce dernier ou pour un auditoire tiers de saisir cette distance. Ducrot appelle cela la polyphonie, Sperber et Wilson, la mention dans l'usage direct du langage » (Meyer 1993, 115)

Dans le cas de la prolepse, par exemple, la distance et même les questions sous-jacentes sont modifiées par un processus d'anticipation. Dans le cas de l'épanorthose, le spectateur constate une distance importante entre les deux descriptions proposées. Cette distance peut avoir un effet comique, comme le montrent souvent les manuels de rhétorique ou les recueils de dictons sages, mais elle peut aussi être celle de savoir ou de révéler une pensée ou une intention. L'exemple souvent cité "Fraude/Freud" éclaire la pensée de l'émetteur face à la figure controversée de l'auteur de *Interprétation des rêves* et, plus que cela, provoque implicitement un débat. L'utilisation de la figure non seulement répond de manière apocritique à une question possible, mais conduit à une série de nouvelles questions.

À son tour, le chleuisme fonctionne au niveau de la distance. L'orateur se déprécie dans le but de gagner, avant tout, la sympathie du public. Cela peut représenter l'unique objet de son intervention discursive ou, au contraire, seulement un préambule. On peut imaginer ce préambule comme un objectif à suivre, un objectif subsumé par l'objectif fondamental de persuader le plus grand nombre de gens en affichant une fausse pudeur ou en simulant la diminution de la distance. De plus, les jurons sont souvent utilisés dans le but de recevoir des éloges (éventuellement immédiats) du public. Lorsque nous sommes invités à prendre la parole lors d'une conférence et à donner notre avis sur un concept compliqué, nous commençons souvent par exprimer les limites de nos connaissances sur le sujet en discussion. L'animateur et les participants présents protesteront, très probablement, et nous loueront pour les nombreuses preuves qui témoignent de notre savoir-faire. Bien sûr, ces louanges peuvent aussi servir de catalyseur pour notre confiance, confiance qui grandit à cette occasion au moment même où nous nous préparons à intervenir par rapport au sujet donné. Quoi qu'il en soit, la distance initiale existant entre nous et le public a changé, et il est possible qu'il y ait des changements dans l'échafaudage intrinsèque des questions qui accompagnent le sujet en discussion.

Mais je pense que la figure du chleuisme cache encore plus qu'il y paraît à première vue. Le fait que l'auditoire soit sensible à l'autodérision formelle de l'orateur indique une importance particulière de l'humilité, lorsqu'elle est pratiquée de manière authentique : la fausse humilité de l'orateur déclenche une réaction intéressante dans l'auditoire, une réaction qui appartient probablement à un code culturel plus ancien, mais toujours actif dans les couches de la conscience collective. L'orateur entre ainsi en dialogue non seulement avec son auditoire, mais aussi avec cette tradition. On pouvait aussi voir Michel Meyer à travers ce prisme. Dans son cas, l'exercice de modestie intellectuelle pratiqué n'attire pas autant l'attention sur lui-même, il ne recherche pas les éloges (bien que, maintenant, à juste titre, il les reçoive), mais attire l'attention du public sur la tradition rhétorique. Meyer a servi cette tradition non seulement en poursuivant le projet grandiose de Perelman, mais aussi en menant un exercice herméneutique constant. Dans la plupart des travaux du penseur belge, l'histoire de la rhétorique est revisitée non seulement comme point d'appui, comme source d'extraction des thèmes et des questions. C'est plutôt l'occasion d'un nouvel exercice philosophique, un exercice pour retrouver la veine substantielle (qui a bien résisté aux assauts et aux altérations de l'histoire), mais aussi pour s'en éloigner.

6. Conclusions

Une relecture des textes de Michel Meyer révèle toujours de nouvelles nuances au lecteur. Le philosophe belge a cette indéniable qualité d'écriture de cacher des niveaux de sens, niveaux accessibles progressivement selon la fraîcheur du regard avec lequel on aborde les textes. Le projet de Michel Meyer était, dès le début, un projet courageux et sophistiqué. D'une part, ses recherches sont pensées comme une forme de continuation de la tradition continentale de la philosophie, tradition dont il se revendique et qu'il remet en discussion. D'autre part, la perspective qu'adopte Meyer quant au processus de questionnement et quant à la dynamique des différences problématologiques renverse cette tradition.

Sous quelle géométrie intellectuelle devrions-nous placer cette tournure de pensée créée par Meyer ? Par ailleurs, quels effets une telle conception de la rhétorique peut-elle avoir sur la manière dont nous appréhendons la communication ? En essayant de répondre à la première question, il nous a semblé que la figure de la spirale encode le mieux les intuitions de l'auteur de l'ouvrage *Principia Rhetorica*. La prolifération des questions, leur multiplication à plusieurs niveaux et la génération de tensions problématiques adjacentes reflètent ce type de mouvement. De plus, reprendre un problème/un thème/une question à un autre moment de la discussion ou face à de nouvelles données culturelles ne revient pas à une simple transition circulaire. La spirale reflète bien l'évolution d'une question et sa manière de perpétuer le binôme *curiosité-savoir*. Concernant la deuxième question, l'examen du travail de Michel Meyer nous montre l'élément suivant : la rhétorique n'est pas seulement responsable des mécanismes et des stratégies de la performance discursive, elle s'intéresse également aux présupposés qui agissent en profondeur, qui mettent l'accent sur l'échange de messages à la surface de l'interaction avec l'autre. Pour paraphraser Michel Meyer dans *Principia Rhetorica*, le processus de poser des questions ouvre une porte vers la métacommunication.

Bien sûr, Michel Meyer montre que la rhétorique ne reste pas seulement un processus philosophique abstrait. Elle « descend » socialement (en fait, elle montre ses forces dans beaucoup de domaines concrets, de l'art à la politique) : le binôme curiosité-savoir est complété par le souci de l'*identité* et de la *distance*. Que les acteurs préfèrent le côté de la logique du séducteur ou celui de la logique du prédateur (Meyer 1993, 125), ils continueront à chercher la meilleure répartition de la

distance entre eux et continueront à chercher des réponses utiles à leurs problèmes. Mais ils n'oublieront pas le fait essentiel que savoir poser des questions est aussi important pour leur vie et leur survie que le moment où ils trouvent les réponses satisfaisantes.

Références

- BARTHES, Roland. 1972. *Le Degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*. Paris : Éditions du Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. 1980. *Le sens pratique*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- COMPAGNON, Antoine. 1997. « Chassez le style par la porte, il rentrera par la fenêtre ». *Littérature*, 105 : 5-13.
- ELSTER, Jon. 2007. *Agir contre soi*. Paris : Editions Odile Jacob.
- FOUCAULT, Michel. 1971. *L'ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Paris : Gallimard.
- MEYER, Michel. 1993. *Questions de rhétorique : langage, raison et séduction*. Paris : Le Livre de Poche.
- MEYER, Michel (sous la direction de). 1999. *Histoire de la rhétorique des Grecs à nos jours*. Paris : Le Livre de Poche.
- MEYER, Michel. 2008 a. *Principia Rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*. Paris : Fayard.
- MEYER, Michel. 2008 b. *La rhétorique*. Paris : PUF.
- MEYER, Michel. 2010. « Pour une théorie générale des figures ». *Protée*, 38 (1) : 19-25.
- PERELMAN, Chaïm, OLBRECHTS-TYTECA, Lucie. 1958. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.
- RORTY, Richard. 1993. *Contingence, ironie et solidarité*. Paris : Armand Colin.
- SALAVASTRU, Constantin. 2010. *Essai sur la problématique philosophique. Approche critique et applicative*. Paris : L'Harmattan.
- TURNBULL, Nick. 2014. *Michel Meyer's problematology: Questioning and society*. London, New Delhi, New York, Sydney: Bloomsbury.
- WOLTON, Dominique. 1997. *Penser la communication*. Paris : Flammarion.